



Pascal Commère

Petit éloge de la chronique, de la Suisse, et de Pierre Girard

Les Sentiments du voyageur de Pierre Girard
(Fario, 2016)

Je dois l'avouer. Je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler de Pierre Girard avant d'ouvrir *Les Sentiments du voyageur* suivi de *Angés américains*, paru aux éditions Fario dans la toute nouvelle collection Théodore Balmoral. À chacun ses lacunes. Même si je n'en sais guère davantage à son sujet, sinon ce que ce livre attachant laisse filtrer de la personnalité littéraire de son auteur. Quant à sa biographie, retenons ceci : né à Genève en 1892, il y mourut en 1956. C'est peu. Quand bien même on ajouterait qu'il exerça durant un temps la profession d'agent de change, avant d'abandonner l'effervescence boursière pour la solitude de l'écriture. D'où la quarantaine de titres qui composent sa bibliographie. Sans compter une multitude de chroniques, un millier dit-on, publiées dans les journaux de Suisse. On mesure alors la chance qui se présente à nous de découvrir un écrivain tel que celui-ci.

Mais il me faut saluer sans plus tarder le travail de Thierry Laget, autre auteur de la collection¹, qui a choisi, présenté et annoté les textes recueillis dans le présent ouvrage. Lesquels proviennent de périodes échelonnées sur une vingtaine d'années (1934 - 1954) en même temps que d'ensembles différents. Distribués en six parties, ils forment ici une somme de deux cent cinquante pages qui ne manque pas d'unité. Récit de vie où les pensées vraies côtoient les petits riens de l'existence. Et tellement plus que cela. À croire que le puzzle ainsi constitué, où chaque chronique semble avoir trouvé l'emplacement qu'elle attendait, était prémédité de longue date, si ce n'est dès l'origine. Il n'en est rien pourtant. Sauf à prendre en compte le tempérament d'un auteur, préoccupé durablement par quelques thèmes dont la récurrence montre assez combien ils proviennent de son être profond.

Attaché à son pays natal, dont il ne s'éloignera que rarement, Pierre Girard découvre bientôt le voyage. Non pas en voyageant, ou assez peu, mais à la lecture de *Barnabooth* qui, selon ses propres mots, « *devait changer sa vie* ». Et découvrir le voyage, c'est, à l'instar de Valéry Larbaud, son aîné d'une dizaine d'années, ouvrir son cœur à cette poésie ferroviaire dont la Compagnie internationale des wagons-lits semble servir d'emblème. Sauf que Girard restera bien souvent à quai, lui qui écrivait : « *Notre grande aventure sentimentale, notre grand amour, c'est le train.* » Le rêve n'en est pas moins ancré dans la réalité nouvelle : « *C'est la première fois que des gens voyagent ensemble, sans être obligés de faire connaissance, comme il était de règle dans les diligences ou les coches d'eau.* » Point n'est besoin alors d'aller à l'autre bout du monde. Le voyage pour lui empruntera les dessertes intérieures. La Suisse y a encore cet air helvète qui, dans l'imaginaire de quelques-uns, la cantonne du côté des alpages, loin des banques. Elle ne s'en ouvre pas moins à la modernité. Celle des gares, des quais au bord desquels des trains s'appêtent sans cesse à partir. En retrait, et avec ce léger

décalage que permet la mémoire, Girard ne manquera pas d'en tresser l'éloge.

La chronique est un genre en soi. Qui a ses maîtres, Vialatte, en premier lieu, Jean-Louis Ézine par la suite. Est-ce un hasard, l'un comme l'autre (et Girard aussi bien) ont partie liée avec un coin de province. L'Auvergne pour l'un, le Pays d'Auge pour l'autre. Pour Girard, c'est la Suisse. Tout comme pour Philippe Jaccottet, qui, lui, s'en éloigna. Écrits en marge de son œuvre poétique, ses billets sont d'un tout autre esprit.

C'est que la chronique nécessite de se tenir à l'écart. On y reconnaît l'écrivain au ton qu'il impose une fois pour toutes, lequel se poursuivra de page en page. On est devant un livre alors comme devant un paysage, chaque séquence se distingue de la précédente, sans toutefois s'en couper. Comme si le fragment, ce papier qu'il a fallu en son temps rendre à une date impérative, se souciait de l'ensemble auquel il apporte sa contribution. Car la chronique est d'abord destinée à un lectorat particulier, qui chausse ses lunettes chaque matin pour voir si ce qu'il lit s'adresse bien à lui. Au lecteur de quotidiens, on ne la fait pas. Il l'attend, sa chronique ; c'est comme un rendez-vous. Et le rendez-vous nécessite un emplacement habituel, auquel il se rend sans tarder. On ne fait pas attendre le lecteur de chroniques. Pas plus que n'attendait le lecteur de Pierre Girard quand les siennes paraissaient dans *Le Journal de Genève* ou *La Gazette de Lausanne*. La phrase y est claire et précise, sans beaucoup de fioritures, car les lignes sont comptées. Ce qui ne dispense pas l'écriture de quelques effets qui lui sont propres. Une chronique se déguste. C'est un morceau de choix. Un morceau choisi. Qui parle de tout et de rien. Encore qu'elle s'attache à un fait, à un lieu, suppose une narration. Un point d'ancrage aussi bien, à partir de quoi l'auteur, quand il est écrivain – ce qu'est Girard assurément – nous entraîne pour notre plus grand plaisir de lecteur. Avec des assertions que personne ne songerait à remettre en cause, du genre : « *À Gap, personne n'est cordonnier, on est cordonnier et autre chose, cordonnier et porcelaine, ou cordonnier et fleuriste. Tout comme chez nous, les poètes sont poètes-et-moralistes, graphologues ou banquiers.* » C'est dire si la chronique est un petit bijou. Un bijou serti au présent, à moins qu'elle n'use de l'imparfait. Avec cette part de regrets inhérents aux rêves éveillés : « *Hélas, nous ne pouvons rien restituer, avec nos petits mots noirs, de ce qui illumine notre mémoire, de ce qu'une odeur, un air, un objet y font soudainement et mystérieusement apparaître, du sein des choses oubliées.* » Quand ce n'est pas de nostalgie, qui donne leur vraie couleur aux souvenirs. Et Girard ne s'en prive pas, lui qui, retranché dans son grenier de Genève, visitait en rêve la plupart des contrées qu'il évoque ici, s'abandonnant à un ailleurs auquel il vouait une adoration peu commune. En raison de quoi il confessait : « *J'adore l'Angleterre, sans y être allé !* »

La chronique s'écrit d'un seul jet – du moins on le croit. Sinon, on perd le fil. Et rien n'est plus préjudiciable. Girard, quant à lui, ne s'attarde jamais, pas plus qu'il ne verse dans la tautologie comme c'est si souvent le cas aujourd'hui. La phrase y est pleine de charme ; le ton, de cette délicatesse émerveillée dont il use dans sa façon d'aborder le monde, ne rechignant pas à écrire « *C'est beau* » ou « *c'était très beau* ». On pense à Léon-Paul Fargue parfois, qu'il fréquenta. Certes, les temps ont changé. Il n'est que de lire ces quelques lignes où il évoque la question du pourboire, « *car personne ne songe à refuser au garçon ce que nous appelons à Genève sa "bonne main".* » La chronique procède par allusions. Érudite, sans être pédante. Personnelle, sans être égotiste. Aussi ne parle-t-elle jamais à la première personne, sinon pour se remémorer qu'on est un homme parmi d'autres : « *Enfiler dès le réveil un vieux pantalon, traîner la savate sur les dalles, distribuer sa matinée entre l'achat du tabac, le flirt avec la buraliste de la*

poste et le Pernod de midi, avec du rêve, du vagabondage d'idées, c'est une sorte de bonheur. En tout cas, il me semble que je suis fait pour cela. » Plus souvent, la chronique use du « on » ainsi qu'on le fait entre amis, pour garder un ton bon enfant. Elle baisse la garde pour mieux toucher. Car elle touche, et de belle façon. Entendez qu'elle fait mouche. Qu'elle percute, n'ayant à son service qu'un espace mesuré. Deux à trois petites pages, pas davantage. C'est un objet fini – son titre, sa brièveté –, un peu comme un sonnet. La contrainte assumée, la chronique est libre. Elle salue en passant, évoque ici la mort de Francis Jammes, ailleurs, la visite par l'auteur de la maison d'Albert Thibaudet à Tournus. Elle n'en délaisse pas pour autant d'autres questions plus graves, on croit y reconnaître les nôtres un instant, mais nous sommes en avril 1939 et « *il ne s'agit plus de rire ou de se distraire. Il faut s'efforcer de comprendre un monde qui naît, de découvrir à la lumière du passé les lois (s'il y en a) de ce fameux changement d'époque que nous sommes en train de vivre. Ce n'est pas drôle, et, surtout, ce n'est pas facile.* » Nonobstant l'instant qu'elle tente de retenir, la chronique garde quelque chose d'intemporel que la date de parution figurant sous chacune d'elles éclaire d'un jour légèrement voilé. Elle ne s'en interdit pas pour autant les bons mots : « *Mon grand-père a été sept fois à Paris en diligence, mon père en express, mon fils ira en avion. Comment voulez-vous qu'on s'entende, lors des dîners de famille !* » C'est qu'il importe de clore le propos, de soigner la chute – fût-ce par un rapprochement saugrenu : « *Rien n'aide mieux à l'évocation des Anciens Empires que les écureuils et les vieux balayeurs.* » On aurait bien tort de ne pas lire Pierre Girard.

¹ Thierry Laget, *Le ciel est un grand timide* (Fario, 2016).